

gues ; ornées d'abord de mille figures, elles deviennent bientôt plus rigides et plus sévères. Dans leur jeunesse, elles offrent au poète des trésors inépuisables ; plus tard, arrive le philosophe qui les dessèche un peu en pesant tous ses mots. Le pinceau du peintre cède la place au crayon analytique du penseur.

Il y a des peuples qui ne courent pendant des siècles, pour écrire leurs pensées, que des dessins variés, de petits tableaux où les objets sensibles avaient une signification morale ou intellectuelle. Ce n'est que plus tard qu'ils finirent par se servir de nos signes alphabétiques : je vois là une image de la transformation du style : d'abord remplie de métaphores, de figures, il finit par se simplifier, et par exprimer toutes les pensées, tous les sentiments, mais en perdant quelque chose de la beauté de son antique vêtement.

A. B. C.

L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 24 Avril 1862.

L'auteur de la lettre suivante nous pardonnera si, malgré son désir, nous la transportons dans nos colonnes ; car si nous devons faire publiquement notre amende honorable, il faut que l'on connaisse de même jusqu'à quel point nous nous sommes rendus coupables.

Et tout d'abord nous sommes très-sincères, en disant que nous n'avons oncques voulu insinuer que le phénomène ornithologique en question occupe une si large place dans le cœur des Petits, qu'ils paraissent disposés à le croire. Nous avons cru, à la vérité, voir dans les bruyantes démonstrations auxquelles son arrivée a donné lieu, les indices d'un plaisir réel, et dans les gauches évolutions de la dite grue à cette occasion, nous avons encore cru voir, comme parle notre correspondant, une réciprocité de sentiments. Mais nous ne voulions pas aller plus loin.

Si par conséquent, nous nous sommes servis des mots, ancienne amie, ou de termes équivalents, ça été dans un sens tout-à-fait modifié. L'usage fréquent, du reste, de ces mêmes paroles dans des circonstances analogues peut nous servir de défense et quoi que nous puissions en donner maintes preuves, nous nous bornons à citer le chevalier de la Manche qui appelait

souvent en bon espagnol, *Rossinante* du nom de *bonne amie*. Or, nous savons que personne n'avait développé à un plus haut degré que le chevalier, le sentiment de sa propre dignité.

Néanmoins nous faisons pleine réputation d'honneur aux affections outragées de MM. les Petits, et nous sommes heureux de signaler une fois pour toutes la droiture de leurs intentions ; mais nous ne regarderions pas notre conscience comme complètement soulagée si, avant de terminer nous ne les engageons pas à être à l'avenir moins captieux. Dans le monde en effet, on dit souvent avec plus ou moins de vérité qu'une trop grande susceptibilité équivaut à un aveu.

CORRESPONDANCE DE LA PETITE SALLE.

Le dernier paragraphe de votre article de Jentia a causé parmi nous beaucoup d'émoi, et nos notabilités ne font que suspendre leur ire et ses effets en attendant qu'ils sachent au juste le sens véritable de cet écrit. Les avis, il est vrai, sont quelque peu partagés. Les uns conviennent que la gentille *Abeille*, si polie, si prévenante même, ne saurait donner la moindre offense, ni *a fortiori* (c'est, je crois, le cas d'employer ce mot) insulter ceux qu'elle appelle avantant d'effusion ses jeunes et chers confrères.

Mais d'autre part, je suis chagrin de le dire, la majorité se regarde comme grièvement blessée par cette entente cordiale, cette amitié étroite, cette réciprocité, pour ainsi dire, de sentiments qu'on a paru vouloir constater entre eux et un oiseau le passage qui a obtenu depuis quelque temps droit de cité parmi nous.

Il est évidemment donné à entendre, disent-ils, que cet animal a été par nous attendu, pendant tout le cours de l'hiver, avec une espèce d'anxiété fiévreuse. Encore si cette attente eût été motivée par une légèreté assez ordinaire, avouons-le, à notre âge, nous aurions pu prendre la pilule ; mais ce n'est pas, paraît-il, à titre d'objet de curiosité, mais bien à celui d'ami intime que nous la revoyons enfin avec tant de plaisirs au milieu de nous !

Et la grue ! Ah ! elle a aussi, comme nous, la mémoire du cœur ; aussi à son hôtel d'hiver, elle s'est tenue à l'écart des compagnons que la froide saison lui avait imposés, se souvenant toujours que le retour du Printemps mettrait fin à ses ennuis en la rendant à une société plus digne d'elle.

La tendresse mutuelle de Damon et Pythias avait-elle quelque chose de plus admirable ?

Agissant donc d'après ces arguments ou plutôt d'après l'indignation qu'ils ont soulevée, les uns veulent que nous concevions une haine perpétuelle pour *l'Abelle* qui a pu faire de telles insinuations ; d'autres sont d'avis que nous fussions tomber tout le poids de notre colère sur la grue en la bannissant loin de nous. Les plus modérés enfin — et leur sentiment semble prévaloir — pensent que nous ne devrions désormais affecter aucune familiarité avec le personnage en question, afin, prétendent-ils, de ne donner à l'avenir aucune prise aux *espiègleries* des observateurs de notre conduite.

Où, M. le Rédacteur, ce sont précisément les effets de cette dernière résolution que je redoute le plus.

En effet, pour celui qui a suivi avec tant soit peu d'attention l'histoire de cette grue depuis son arrivée parmi nous, le triste sort qui la menace ne saurait être qu'un sujet de douleur. Pendant quelque temps après sa venue, une humeur revêche et misanthropique paraissait être un de ses traits caractéristiques ; elle ne prenait aucune part à la joie qui inonde la cour pendant la récréation ; la présence même d'un écolier dans le coin qu'elle s'était approprié la mettait en furie. Peu à peu cependant cette sauvagerie disparut, elle changea de nature : — et comme si elle comprenait enfin que la jeunesse doit s'amuser, elle commença par se laisser approcher, puis s'aventura hardiment parmi les cercles des joueurs.

Maintenant elle est rendue à tel point que je l'ai moi-même vue souvent se débarrasser poliment pour laisser passer une pelote, et qu'elle accepte en bonne part les tracasseries que quelques uns des plus petits se permettent encore à l'égard de sa personne. Bien plus, elle reste souvent des heures entières après la récréation, à méditer sans doute sur les plaisirs du jeune âge, n'interrompant ses méditations que pour pousser de temps en temps un petit cri aigu, qui ne peut être qu'un joyeux éclat de rire causé par le souvenir de quelque espièglerie enfantine dont elle a été le témoin pendant les jeux.

Eh bien ! si les écoliers cessent maintenant de lui témoigner les égards qui ont contribué à la faire changer de caractère, si au lieu des caresses accoutumées, elle ne trouve plus qu'un froid dédain, cette circonstance ne manquera pas de l'attrister, et si, de dépit, elle se réinstalle dans son coin solitaire, soyez en sûr, les tristes réflexions que lui suggérera la mémoire du cœur empoisonneront le reste de son existence. C'est donc pour prévenir ce danger que je vous écris d'une manière toute privée, vous priant de rectifier au sujet de votre article le sentiment de mes